

Le Noirmont, le 22 juin 2013

Mesdames et Messieurs,

Au nom du comité, je vous souhaite la bienvenue à La Nef, dans notre pittoresque écurie artistique, pour cette quatrième exposition d'été réalisée selon notre nouvelle formule, qui consiste à inviter un petit nombre d'artistes à créer une œuvre inédite en lien avec le lieu et avec un thème donné. Avant de commencer, on m'a chargé de vous rappeler qu'une visite guidée de l'exposition aura lieu le 17 août à 19h et sera suivi d'un concert d'Hanna Erika Hänni intitulé « Kuss und Banane ou le Mal au Moi ».

Geschätzte deutschsprachige Künstler und Gäste, ich begrüße Sie im Namen des Komitees von La Nef und heiße Sie herzlich Willkommen in unserem künstlerischen Pferdestall. Wir schätzen sehr, dass Sie heute Nachmittag den Röstigraben überquert haben. Leider sind meine Fähigkeiten in Ihrer schönen Sprache begrenzt, deshalb werde ich von jetzt an die Rede ausschließlich auf Französisch halten. Dafür bitte ich Sie um Entschuldigung. Danke für Ihr Verständnis.

Parlons d'Equus, à présent. Le titre de l'exposition vient d'une pièce de théâtre, écrite par le dramaturge britannique Peter Shaffer en 1973. Pièce sombre et tourmentée, d'une violence davantage mentale que physique, elle raconte la psychothérapie d'un jeune adolescent envoyé par un tribunal chez le docteur Dysart, modeste praticien de province, pour lui éviter la prison. Le jeune homme est, en effet, accusé d'un crime atroce : il aurait, sans raison aucune, percé les yeux de six chevaux à l'aide d'un crochet de fer, de nuit, dans le manège où il travaillait. Avant cela, toutes les trois semaines environ, pour ne pas éveiller les soupçons, le jeune homme montait Equus, son favori, son dieu, son idole, et galopait à travers la nuit en une sorte d'extase mystique. Au fil des séances et de ce que le docteur Dysart apprend sur l'entourage du jeune homme et son éducation, il en vient à s'interroger sur le sens de la normalité. Vaut-il mieux mener une vie saine et rangée, ou passionnée et dérangée ? Je vous lis un extrait de monologue du docteur, tiré du premier acte de la pièce :

« La norme, c'est le sourire confiant dans les yeux d'un enfant. C'est aussi l'expression qu'on lit sur le visage d'un mort. À la fois elle indique la vie et la mort, comme un dieu, c'est l'ordinaire transformé en beauté ; c'est aussi la médiocrité rendue meurtrière ; la norme, c'est l'écrasant mais indispensable dieu de la santé et je suis son grand-prêtre, mes instruments sont très délicats. Ma compréhension est honnête ; j'ai apporté mon aide à des enfants dans cette même pièce, j'y ai calmé leurs terreurs et apaisé leurs angoisses. Mais, dans le même temps, je les ai amputé d'une part d'individualité, j'ai détruit leurs résistances à ce dieu sous ses deux aspects. »

La norme donc, indispensable question qui taraude chaque artiste, du moins ceux qui savent que la beauté n'a pas d'essence. Mais aussi la mort, la violence, la religion, le sexe, la psyché ; des mots pour dire notre rapport primitif au cheval. Des mots dont la pièce est imprégnée. Autant de thèmes qui parsèment l'exposition.

La mort paraît incontournable dans l'œuvre de **Sarah Burger**, artiste glaronaise établie à Zürich, œuvre que vous voyez à mes pieds. Des morceaux de bois dorés semblables à des ossements jonchent une route d'ardoises brisées. L'or, à l'inverse des hommes, est immortel. Combien de généraux ont emprunté les anciennes voies romaines, traversant l'Europe à bride abattue pour aller semer la mort ? Leur mémoire est prisonnière des tombeaux ou des statues de pierre et autres bas-reliefs que l'on érigea en leur honneur et que nous montrent ces livres jalonnant la piste. L'œuvre de Sarah Burger interroge le rôle du cheval dans l'histoire : tantôt moyen de transport, tantôt symbole de force, instrument indissociable de la guerre et du pouvoir. Ce n'est pas pour rien que l'on ne représente presque jamais Alexandre sans Bucéphale. Les grands hommes sont souvent de drôles de centaures.

La religion, quant à elle, en prend pour son grade à travers les œuvres du collectif biennois **Haus am Gern**, alias Rudolf Steiner et Barbara Meyer Cesta, et de la Lausannoise originaire de Muriaux Sandrine Pelletier. Les premiers, dont vous n'avez pu manquer l'œuvre, accrochée telle une lugubre girouette au clocher de l'église, se sont inspirés des contes, passablement anticléricaux, du baron de Münchhausen, dont vous entendrez un extrait tout à l'heure. Je ne vais donc pas vous en dire plus à ce sujet, de peur d'empiéter trop sur les plates-bandes de Geneviève Boillat, notre conteuse.

Sandrine Pelletier, quant à elle, a accroché au mur, à ma droite, différents éléments de sellerie, leur donnant la forme d'une croix de Saint-André. Mais s'agit-il d'un symbole religieux, apparemment innocent, subtil reflet vertical des voûtes de notre église, ou suggère-t-elle une forme de pratique sexuelle sadomasochiste ?

Les pionniers de la psychanalyse, Freud et Jung en tête, associaient constamment religion et sexualité. Le cheval, à titre d'archétype dans notre inconscient, pourrait également dans bien des cas revêtir cette dualité. C'est qu'il en faut, des préliminaires, avant de le chevaucher. Et puis, il y a le bruit du galop. Ce martèlement sourd et obsédant que reproduit si bien l'œuvre située derrière moi et pour le moment silencieuse de l'artiste bernois **Zimoun**. Ses cartons motorisés frémissent, tremblent, grondent et donnent l'illusion d'une forme de vie.

Mais revenons à la religion. La deuxième œuvre de **Sandrine Pelletier** se trouve dans la chaire. Sniper pointé sur le visiteur, elle évoque autant l'abattage des chevaux, comme ce fut le cas récemment en Australie où des milliers d'entre eux furent lâchement assassinés, que la parole d'un prêtre fanatique, arme de

destruction plus lente, mais non moins létale, car c'est au cœur de l'être qu'elle touche.

Avant d'être abattus, toutefois, les chevaux, comme les hommes, vieillissent ; et comme les hommes, pas toujours très bien. L'artiste, originaire des Grisons, **Ursula Palla**, a filmé un cheval sur un tapis roulant dans un centre de réadaptation pour animaux blessés. Le cheval est symbole de liberté, et pourtant nul animal n'a été autant exploité au cours des siècles. Aujourd'hui, il ne suit plus le rythme que lui impose la mécanique. Métaphore de nos destins de Sisyphe, le tapis accélère, accélère, accélère, et la bête (mais qui est la bête au juste ?) doit suivre le rythme.

Je reprends le texte de la pièce de théâtre qui entre curieusement en résonance avec tout cela. Le jeune homme parle :

« (...) La manière dont les chevaux s'offrent à nous. Ils pourraient nous écraser à chaque instant. Ils ne le font pas. Ils pourraient s'enfuir, tirer les rênes et disparaître à l'horizon, ils ne le font pas. Ils nous donnent tout leur souffle et nous on leur donne des coups de cravache. »

Servitude et liberté, animalité et civilisation, se retrouvent dans l'œuvre d'**Augustin Rebetez**. Le photographe jurassien interroge notre part d'animalité. Ses mises en scène inquiétantes renversent l'ordre établi : le cavalier devient monture, la monture cavalier. Ses créatures baroques semblent tout droit sorties de quelque conte macabre, ou de quelque rituel païen. Une composition du musicien **Pascal Lopinat**, autre Jurassien, fournit une texture sonore aux images et en étend la narration.

Vous le voyez, le parterre est plutôt sombre. La lumière se cache dans le dernier étage de l'église, où le cheval se fait aérien, presque onirique, entre les mains de la Zurichoise **Victorine Müller**. Ses animaux en suspension suggèrent le mouvement, et les cercles concentriques qui les entourent focalisent en même temps qu'ils libèrent l'imagination.

Notre visite virtuelle se termine donc sur une note joyeuse. Or je ne peux m'empêcher de repenser au docteur Dysart d'Equus. Dans un autre monologue, il dit :

« Un enfant naît dans un univers fait de prodiges tous fascinants, tous assez puissants pour le captiver. Il prend sa respiration, il se frotte les yeux, bouche-bée, émerveillé devant ce monde inexplicable. Soudain, l'un de ces prodiges frappe son esprit. Pourquoi ? Toutes ses pensées sont aimantées par ce prodige avec une force magnétique, elles forment une chaîne qui en découle. Pourquoi ? Je peux les suivre à la trace. Je peux même arriver à les signifier, mais pourquoi ce magnétisme les a-t-il aimantées ? Quelle est sa source et pourquoi à ce moment précis ? Eh bien je n'en sais rien, et personne d'autre non plus. Mais si je ne sais pas, si je ne dois jamais savoir ; qu'est-ce que je fais ici ? Pas seulement cliniquement ou

socialement, mais fondamentalement. Ces questions, tous ces « pourquoi » sont d'une importance vitale, mais n'ont pas leur place dans un cabinet médical. Pourquoi, dès lors, en suis-je là ? Plongé dans ce sentiment d'impuissance, sans pouvoir rien faire pour changer la situation ? « Appuie-toi sur moi », me dit Equus, en me regardant ; « Explique d'abord ce que je représente. » »

Cher public, j'espère que toi aussi tu t'appuieras sur Equus pour aller plus loin dans ton questionnement personnel.

Mais trêve de philosophie. On veut du concret ! Je conclurai donc ce discours par toute une série de remerciements. Ne piaffez pas trop d'impatience, il ne reste plus qu'une page (environ)...

Merci, tout d'abord, à nos généreux sponsors et donateurs, je cite : la fondation swisslos des cantons des Grisons et de Glaris, le canton de Soleure, le canton de Vaud, la ville de Lausanne, la ville de Zürich, la commune de Mervelier, la fondation Loisir-Casino et Pro Helvetia. Je remercie encore plus particulièrement pour leur soutien au long cours et jamais démenti la Loterie Romande, Le Conseil du Jura Bernois, la Fédération des Associations Culturelles des Franches-Montagnes, la commune du Noirmont et notre cher canton du Jura auquel je souhaite, avec un jour d'avance, un joyeux anniversaire.

Merci encore à la fondation Sur-la-Velle, propriétaire de l'église, à la Fondation de l'Abbatiale de Bellelay pour l'organisation conjointe du vernissage (à ce propos, je vous signale qu'un bus part d'ici vers 17h30 en direction de Bellelay et nous ramènera vers 19h-19h30), merci au Marché-Concours pour leur aimable collaboration qui nous permettra, au mois d'août, de sortir l'art de son étable, et à l'entreprise carrémentvin de Delémont qui vous abreuve en ce moment.

Merci aussi, et peut-être principalement, à tous ces gens qui ont rendu possible notre cavalcade ; je pense ici à nos artistes venus des quatre coins de Suisse, y compris de Glaris et des Grisons, cantons hôtes du Marché-Concours 2013. Je pense aussi aux membres du comité pour leur travail de l'ombre, bénévole, et parmi eux surtout à Eric Rihs et Sylvie Aubry, commissaires de l'exposition, ainsi qu'à Delphine Donzé notre polyvalente et irremplaçable secrétaire, graphiste, comptable, et palefrenière à ses heures, quand il s'agit de débourrer, en un mot, bien entendu, quelque artiste mal réveillé (non qu'il y en eût parmi nos invités).

Un merci particulier revient également à Angéline Péquignot, étudiante à l'école d'art de La Chaux-de-Fonds, et aux nombreux éleveurs des Franches-Montagnes qui ont joué le jeu et ont participé à une installation, proposée par les commissaires. Elle est située au premier étage, et personnellement, je la trouve très émouvante. Je vous explique rapidement de quoi il s'agit : Angéline avait reçu la consigne de prendre une ou plusieurs photos, en concertation avec les éleveurs, qui y ajoutaient ensuite un commentaire personnel ainsi que quelques crins des bêtes

représentées ou évoquées. Toute liberté leur était laissée quant au contenu du texte et des images. Ces échantillons ont ensuite été accrochés, comme s'ils avaient été brusquement arrachés à leurs propriétaires, à une barrière de fil barbelé semblable à celles qui délimitaient nos pâturages avant l'invasion de l'électricité. L'ensemble présente un kaléidoscope de ce que la région doit au noble équidé. Bien davantage que sa valeur économique ou touristique, ce sont les liens émotionnels, existentiels parfois, entre chevaux et éleveurs que révèlent textes et images, une véritable mosaïque de complicité et de respect mutuel. L'ensemble du comité de la Nef est particulièrement heureux que cette collaboration ait vu le jour, car elle exprime l'une de nos croyances les plus fondamentales, celle que l'art contemporain n'est pas ce « truc-de-musée » snobinard, une sorte de masturbation intellectuelle élitiste, des élucubrations incompréhensibles et réservées aux seuls initiés, mais est au contraire au cœur du monde, s'inspire du quotidien, fait écho à la vie même. Bref, merci, les éleveurs, de nous l'avoir rappelé !

Merci enfin à toi, cher public, d'être ici aujourd'hui, car sans toi notre chevauchée artistique n'aurait guère de sens. Merci pour ton attention et de m'avoir écouté jusqu'au bout. Quant à celles et ceux que j'aurais oubliés, qu'ils ne montent pas sur leurs grands chevaux : l'intention y était.

Jérémy Steiger